

Aux enfants de la *chance*



Olivier Comte

Olivier Comte

Aux enfants de la chance

© Olivier Comte, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6194-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Pour Autant qu'il m'en souviene Autobiographie (Serre Éditeur)

Peines Capitales pour Laide Mémoire Roman (Librinova)

QUI EST QUI ?

Famille BRIEUX

Madame BRIEUX, mère de Marie-Louise 1904

Marie-Louise BRIEUX, mère de Paul 1926

Sarah ROSENBERG, amie de Marie-Louise 1923

Paul BRIEUX, fils de Marie-Louise, 1946

Anne BRIEUX, née Bourdin, épouse de Paul 1946

Enfants de Paul et Anne

Georges BRIEUX dit Geo, octobre 1968

Adrien et Gabriel BRIEUX, jumeaux 1972

Famille CHAUVET

Bernard CHAUVET chirurgien 1928

Olivia CHAUVET, née Grandjean psychanalyste fille de GG 1930

Marguerite GRANDJEAN, épouse de GG, mère d'adoption d'Olivia 1912

Enfants de Bernard et Olivia

Pierre CHAUVET 1965

Lisa CHAUVET Septembre 1968

Famille WARTEL

Robert WARTEL Anesthésiste 1935

Danièle WARTEL orthophoniste 1936

Enfants de Robert et Danièle

Inés WARTEL 1958

Arnaud WARTEL 1960

Stéphane WARTEL 1963

Famille POIRET

Sylvain POIRET pharmacien

Éliane POIRET

Enfants de Sylvain et Eliane

Christian Poiret militaire 1956

Marcia Poiret 1958

*À sa naissance, il n'est donné à l'homme qu'un seul droit : le choix de sa mort. Mais si ce choix est commandé par le dégoût de sa vie, alors son existence n'aura été que pure dérision...*¹

Prologue

Il n'y a de place pour rien. Ni regrets, ni remords, ni repentir. Ces trois frères-mots s'emploient à tort et à travers quand chacun d'eux a un sens si précis.

Il n'y a de place pour rien d'autre que la paix, l'oubli, l'effacement, la désintégration, la fin, l'apaisement, que seule apporte la mort.

Pas de lassitude ni de déception. Pas de dépression, pas de fuite devant une quelconque terreur. Pas non plus d'esquive, juste un besoin de finir.

L'homme s'apprête à partir, à raccrocher. Les gants ? le téléphone ? Oui, raccrocher tout ce qui a servi et ne servira plus.

Il est prêt. Il a hâte mais traine encore un peu. Comme quand on part en voyage et que la crainte d'avoir omis un devoir essentiel, un message important, une fenêtre ouverte, le robinet du gaz, retient de claquer la porte.

Il est prêt, il a hâte, il a envie de voir de l'autre côté, l'envers du décor, mais tant de choses l'ont tenu en éveil, tant de gens l'ont aimé. Il en a tant aimé.

Alors il trainaille. Il ne tergiverse pas, non, il étire le temps. Il sait qu'il joue avec le feu, qu'à tout moment un retour de manivelle peut le faire renoncer. Il y a peu de chances, mais quand-même.

Il n'a prévenu personne. À quoi bon ? On aurait tenté de le dissuader, de le sauver même. Mais au contraire, c'est à se sauver qu'il s'apprête.

Il a hésité à laisser une lettre, un petit billet, un "mot d'excuse". Mais pour qui ? Pourquoi ?

Dire, vous n'y êtes pour rien, je suis désolé, je sais que je vais vous faire de la peine... C'est inutile.

Il a renoncé.

De toutes façons chacun réagira à sa manière. Il y aura les " Le pauvre, comme il devait souffrir". C'est faux, il ne souffrait pas, au contraire. Il y aura les " Le salaud, il nous a laissés tomber". Tout aussi faux, quiconque dirait "le salaud" n'a pas besoin de lui. Peut-être quelques "Bien fait pour sa gueule, je ne l'aimais pas", aucune importance. Sans doute pas mal d'indifférence aussi. Dommage.

Pour les seuls qui auraient mérité une forme d'explication, il n'en a pas trouvé d'appropriée. De même qu'on ne peut pas expliquer l'amour, on ne peut expliquer aux gens qu'on aime qu'on doit les quitter. Il y a beaucoup réfléchi et a conclu que la meilleure explication est celle qu'ils trouveront eux-mêmes, seuls.

Avec le temps, avec les “pourquoi”, avec les “j’aurais dû” et surtout les “que s’est-il passé dans sa tête ?”, les réponses finiront par s’imposer. Et ils acquiesceront avec un sourire de connivence.

Une lettre, au contraire, aurait amorcé un début d’explication forcément erronée.

Il ne veut pas être pardonné. Il n’y a rien à pardonner car il n’y a aucune offense. Il y en aurait peut-être une s’il s’était dérobé à son devoir. Mais son devoir est achevé. Désormais il est libre et de cette liberté, il réclame le respect.

Comment ! De nos jours on a le droit d’abandonner son enfant à la naissance, on a le droit de divorcer et de laisser, moyennant finances bien sûr, son conjoint et ses enfants se débrouiller, on a le droit de changer de sexe, on a même le droit de disparaître sans laisser de trace, imposant ainsi dix ans d’incertitude et d’horreur, et on n’aurait pas celui d’interrompre sa vie ?

Ne voulant pas partir sur un moment de colère, il s’efforce, tout en préparant sa potion parfaitement dosée, de penser à son bonheur. À cette vie qui lui a tant donné et dont il ne veut surtout pas gaspiller une once en la laissant s’étioier et dépérir, ce qui, inévitablement allait commencer à se produire. Avec un sourire, il se souvient.

Il a toujours aimé la période de Noël, lui.

NOËL 1977

Du haut de ses douze ans, Pierre Chauvet respirait la joie de vivre, l'insouciance et le bonheur tranquille. Son entrée en quatrième au mois de septembre précédent avait été une formalité.

Malgré des emplois du temps chargés, Bernard, son père, chirurgien orthopédiste et Olivia, sa mère psychanalyste, avaient toujours trouvé le temps de s'occuper de leurs enfants, tant pour leurs études que pour leurs loisirs. L'amour qui présidait à tous leurs repas pris en commun donnait à la table familiale la valeur d'un havre de paix et de sérénité au moins aussi apaisant qu'un bénédicité. Chacun profitait donc de ce moment pour partager en toute simplicité les bons et les mauvais côtés de la vie et mettre dans le creuset familial les ingrédients du quotidien, constitutifs du lien d'affection qui les unissait si fort. Lisa, sa petite sœur de neuf ans, plus réservée sans être timide, les couvait tous les trois d'un regard amoureux et grave.

Les parents de Bernard Chauvet, très "catholiques pratiquants", avaient beaucoup insisté pour que leur fils et Olivia Grandjean se marient à l'église. Dans la foulée, les enfants avaient été baptisés, un peu pour leur faire plaisir, un peu pour rester cohérent. Sans être des catholiques très fervents et encore moins fanatiques, ils n'étaient pas non plus animés d'un esprit anticlérical forcené. La cérémonie du mariage était l'occasion d'insister sur un événement qui, en principe, tournait une page et, au fer rouge, marquait les protagonistes comme les bestiaux entrant au corral. La trace serait indélébile quoi qu'il puisse advenir par la suite.

Comme marraine de Pierre, Marie-Louise Brioux était toute désignée. Mais, en 1966, son statut de mère célibataire, qui plus est, unie de notoriété publique à une autre femme, juive de surcroît, était au-dessus de ce que pouvaient supporter les prêtres. Ceux-ci considérèrent en effet, pour justifier leur refus, qu'une marraine était surtout là pour assurer, en cas de défaillance des parents, l'éducation religieuse des enfants tant qu'ils n'avaient pas atteint l'âge de raison, dans le respect de la tradition catholique. Une femme, presque perdue pour Dieu comme l'était celle-là, ne pouvait pas remplir cette importante mission. C'était aussi stupide et rétrograde que révoltant et injuste car rien ne prouvait que cette situation la puisse rendre incapable de croire et de pratiquer. La colère des

parents de Pierre faillit priver ce petit de la protection indispensable du Saint-Esprit et le jeter dans la fosse commune des Saints-Innocents.

On demanda donc à Anne de porter l'enfant sur les fonts baptismaux. Paul ayant refusé pour des raisons personnelles d'être le parrain, un cousin de Bernard en accepta la charge avec joie. Avec lui, pas d'inquiétude car, disait-on, il ne buvait que de l'eau de Sainte-Cécile et du vin de Saint-Amour pour accompagner son Saint-Marcelin.

Quand arriva le tour de Lisa, deux ans et demi plus tard, les choses furent plus vite expédiées et plus confidentielles. Non pas qu'elle fût plus mal accueillie mais tout simplement parce que dans presque toutes les familles, on a tendance à en faire beaucoup plus pour les aînés que pour les suivants. Dans la même veine on en exige aussi beaucoup plus des premiers nés et leur traumatisme d'ainé est un grand classique. On aurait pu s'attendre à ce que les choses fussent différentes avec une mère brillante psychanalyste, mais il est bien connu qu'une longue vue permet de voir chez ses voisins, mieux que dans sa propre maison.

Le fils de Paul et Anne Brioux, prénommé Georges en hommage à GG, vit le jour le 15 octobre 1968, à peine plus d'un mois après la naissance de Lisa. L'amitié de ces deux-là naquit au berceau et renforça encore ce lien qui unissait leurs parents depuis des années. Georges ne fut pas baptisé car Paul et Anne n'y tenaient pas, de même qu'ils avaient voulu se marier civilement, et leur choix fut respecté.

Pour ce Noël de 1977 la famille élargie se retrouva chez Sarah et Marie-Louise, rue de Turenne. Un tour de rôle avait été établi et, chacun mettant la main à la pâte, ces repas de fête étaient chaque année, un moment intense de sensibilité, de chaleur et de plaisir.

L'année précédente, Olivia et Bernard avaient reçu dans leur nouvel appartement de la rue des Saints-Pères. Au premier étage du numéro 19, ils avaient découvert un superbe quatre pièces en assez mauvais état mais qui présentait un beau potentiel avec ses trois chambres et son grand séjour, sa cuisine immense, indépendante et une des salles de bains aménagée dans une superbe rotonde en fer forgé accrochée dans l'angle rentrant des deux ailes de l'immeuble.

Cette année, donc, rue de Turenne, Marie-Louise avait installé sa crèche traditionnelle. Petite, son père lui en faisait une chaque année rue des Canettes, avant qu'il fût tué en 1939. C'était peut-être ce souvenir qui lui rendait cette habitude indispensable. En revanche elle n'aimait pas beaucoup les sapins